

MARGES CRITIQUES / MARGINI CRITICI

SOUS LA DIRECTION DE MATTEO MAJORANO

15

Directeur de collection
Matteo Majorano

Comité scientifique
Bruno Blanckeman, Marie Thérèse Jacquet, Valerio Magrelli,
Gianfranco Rubino, Dominique Viart, Jean-Bernard Vray

È vietata la riproduzione, anche parziale, con qualsiasi mezzo effettuata, compresa la fotocopia, anche ad uso interno o didattico.

Per la legge italiana la fotocopia è lecita solo per uso personale *purché non danneggi l'autore*. Quindi ogni fotocopia che eviti l'acquisto di un libro è illecita e minaccia la sopravvivenza di un modo di trasmettere la conoscenza.

Chi fotocopie un libro, chi mette a disposizione i mezzi per fotocopiare, chi comunque favorisce questa pratica commette un furto e opera ai danni della cultura.

Écrire le fiel

coordonné et préfacé par Matteo Majorano



Edizioni B.A. Graphis

© 2010, Edizioni B.A. Graphis

Prima edizione 2010

Questo volume è stato pubblicato con il contributo
della Fondazione Banco di Napoli
e della Presidenza della Facoltà di Lingue e Letterature Straniere
dell'Università degli Studi di Bari.

Proprietà letteraria riservata
Graphiservice s.r.l., c.so Italia 19, 70123, Bari
tel. 0809641700 / fax 0809641774 / C.P. 149
e-mail: graphis@graphiservice.it
www.graphiservice.it

Finito di stampare nell'ottobre 2010
da Global Print
per conto della Graphiservice s.r.l.
ISBN 978-88-7581-138-9

Table des matières

<i>Détruire et désirer</i> photographies de Oscar Naji	VII
<i>Au-delà du fiel</i> de Matteo Majorano	XV
<i>Al di là del veleno</i> di Matteo Majorano	XXI

La semence du venin

Maylis de Kerangal <i>Langues animales</i>	5
Dominique Viart <i>De la détestation comme énergie</i> <i>créatrice: Richard Millet</i>	12
Ida Porfido <i>Trois femmes puissantes de Marie NDiaye, ou</i> <i>«comment s'extraire [...] de ce rêve infini, impitoyable, qui</i> <i>n'était autre que la vie même»</i>	32
Frédéric Martin-Achard <i>Les monologues de Jacques</i> <i>Serena: une colère "objective"?</i>	45
Gianfranco Rubino <i>Un monde de folie ordinaire: Régis</i> <i>Jauffret</i>	59

L'arbre du fiel

Matteo Majorano <i>Le miel de l'hiver noir. Les Onze</i> <i>de Pierre Michon</i>	73
Jean-Bernard Vray <i>Alain Fleischer: une bague et un</i> <i>«patrimoine noir» en héritage</i>	91

Yves Ravey	<i>Un jour, je serai sans enfants</i>	108
Marie Thérèse Jacquet	<i>Exercices de violence: Humbert, Littell, Millet</i>	112
Natalia Leclerc	<i>Écrire la "guerre sans nom". Des Hommes de Mauvignier</i>	135
Marc Weitzmann	<i>Territoire littéraire: l'extrême, la frontière, l'identité</i>	147

La lymphe de la destruction

Lionel Ruffel	<i>L'esthétique documentaire entre éthique et politique</i>	157
Roswitha Böhm	<i>«Vous avez fait de ma colère une mélodie»: le monde du travail vu par Yves Pagès et Anne Weber</i>	169
Michel Lantelme	<i>Le complexe de Zidane</i>	186
Marinella Termite	<i>Fleurs d'amertume: Delaume et Rosenthal</i>	199
Valeria Gramigna	<i>Notes de colère chez Arnaud Cathrine</i>	209
Valerio Rota	<i>Dessiner le fiel</i>	222

Les fruits du ravage

Antonio Moresco	<i>Il big bang del dolore</i>	237
	<i>Résumés</i>	289
	<i>Index des noms</i>	301

Résumés

Roswitha Böhm, «Vous avez fait de ma colère une mélodie»: *le monde du travail vu par Yves Pagès et Anne Weber*

«Un morceau de prose sur la vie de bureau que j'ai écrit [...] quand j'échangeais encore beaucoup de temps contre un peu d'argent, et que cet échange était pour moi une souffrance quotidienne» – c'est ainsi qu'Anne Weber caractérise son roman *Chers oiseaux*, paru en 2006. La réflexion (poétique) sur le monde du travail est un sujet de prédilection de cette jeune auteure d'origine allemande ainsi que d'un grand nombre de romans actuels. Contrairement à la littérature dite "des employés" de la République de Weimar ou de la "littérature du monde ouvrier" des années soixante et soixante-dix, l'intérêt des auteurs porte aujourd'hui sur le secteur tertiaire et ses collaborateurs hautement qualifiés.

Si les écrivains contemporains redécouvrent l'économie, les affaires et le monde du travail en dirigeant leur attention sur les interdépendances politiques et financières, c'est pour mieux dénoncer les abîmes de l'euphorie économique. Parmi ces écrivains, beaucoup ressentent un malaise face à des emplois soumis aux multiples exigences du marché mondialisé, réclamant de la part du salarié une adaptation flexible et engagée, voire une adhésion totale à la philosophie de l'entreprise sans que celle-ci lui garantisse pour autant un poste stable, un salaire convenable ou une reconnaissance quelconque. Ma contribution se penchera surtout sur les points de convergence entre les processus économiques et leur représentation esthétique en examinant les écrits d'auteurs comme Yves Pagès et Anne Weber.

Valeria Gramigna, *Notes de colère chez Arnaud Cathrine*

Dans le cadre d'un univers qui dit toute la brutalité du monde, l'insupportable dévastation de l'individu, ainsi que ses stratégies de résistance, la "violence" du roman et, en même temps, sa force, ne s'attacheraient-elles pas à la finesse du regard sur le monde et au courage de dire les petites morts de tous les jours par une écriture de plus en plus épurée, essentielle, une écriture à lire et à écouter pour justement saisir le cœur de la vie? D'*Exercices de deuil* à *Frère animal* en passant par *Sweet home*, la prose de Cathrine vise progressivement à se réduire, comme si elle avait besoin de s'alléger pour mieux dire la lourdeur du monde, de se faire incisive pour mieux noter sa colère. La détresse et la violence humaine se révèlent d'autant plus empoisonnées qu'elles sont tragiquement ordinaires. C'est la mise en abîme si juste et si mesurée de la tristesse et de la violence au quotidien qui rendent poignante l'œuvre d'Arnaud Cathrine. Avec *Frère animal*, Cathrine élabore une forme littéraire nouvelle, le "roman musical", à mi-chemin entre roman et chanson, où la brièveté du texte, alliée au son et à la parole chantée, fait du lecteur un auditeur, pour être "dans" la vie par le biais de l'écriture. C'est peut-être quand les mots ne suffisent plus qu'on ressent le besoin d'écouter? De s'écouter?

Maylis de Kerangal, *Langues animales*

Le fiel est une humeur du corps. Étymologiquement, il est sécrétion du foie de l'animal, liquide amer et verdâtre que recèle la vésicule biliaire. Aussi écrire le fiel fait-il trace de l'animalité de l'homme.

Il s'agit de donner corps à la sauvagerie comme rudesse, à établir le caractère farouche de ce qui est dissension, discorde, hiatus et dans le même temps, il s'agit de dire la crudité comme radicalité, la vivacité brutale de ce qui est exprimé sans altération, sans détour. Le fiel corrode la langue. Il la contamine. Qu'il soit colère ou ressentiment, rage ou amertume, il est pluriel et inscrit en littérature des esthétiques adverses. Écrire le fiel, c'est donc élaborer la langue capable de rendre compte de cette humeur, et c'est aussi écrire avec cette humeur, depuis cette humeur: faire de ce fiel un moteur d'écriture. Les œuvres de référence sont:

Éric Chevillard, *Démolir Nisard*, Paris, Minuit, 2006.

Grisélidis Réal, *Le Noir est une couleur*, Paris, Balland, 1974.

Grisélidis Réal, *Suis-je encore vivante?*, Paris, Verticales/phase deux, 2008.

Marie Thérèse Jacquet, *Exercices de violence: Humbert, Littell, Millet*

Dans trois textes – *L'origine de la violence* de Fabrice Humbert, *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell, *La Confession négative* de Richard Millet –, nous tenterons de percevoir comment l'écriture littéraire peut se révéler un moyen spécifique et privilégié pour exprimer ce qui se passe quand la grande histoire et la petite histoire se rencontrent – pour le pire.

Michel Lantelme, *Le complexe de Zidane*

Devenu événement littéraire depuis que Jean-Philippe Toussaint lui a consacré un récit bref, le “coup de boule” de Zidane à Materrazzi, en finale de la coupe de monde, est emblématique de la rage qui anime les Lettres françaises contemporaines. De Maurice Dantec à Marc-Édouard Nabe, de Philippe Muray à Éric Chevillard et de Pascal Bruckner à Jean-Éric Boulín, la colère est symptomatique du malaise actuel de la culture française. Mais cette rage, qui s'exprime selon des modalités diverses, est surtout liée au mythe de la Fin qui hante la littérature française contemporaine. Le mythe du déclin du roman est entretenu par les écrivains eux-mêmes, qui semblent se faire complices de cette mise à mort (*Le Dernier écrivain* de Richard Millet). Mais dans le même temps, ces “mécontemporains” se révoltent violemment contre un diagnostic qu'ils refusent d'entériner (voir *Démolir Nisard*, d'Éric Chevillard, dans lequel le romancier déverse son fiel sur un critique convaincu du déclin de la littérature). C'est ce qu'on appellera le complexe de Zidane.

Dans *La Mélancolie de Zidane* (2006) de Jean-Philippe Toussaint, «Zidane» constitue l'allégorie la plus inattendue et la plus originale de la situation du roman contemporain. L'un et l'autre – et les deux se confondent discrètement sous la plume de Toussaint – sont habités par la mélancolie, en proie «à la tristesse de la fin annoncée, à l'amertume du joueur qui dispute le dernier match de sa carrière et ne peut se résoudre à finir». «Zidane» (entendez: le roman contemporain) est prêt à tout pour ne pas entendre le coup de sifflet final qui mettrait un terme à sa carrière internationale.

Natalia Leclerc, *Écrire la "guerre sans nom"*. Des Hommes de Mauvignier

Le roman *Des hommes* de Laurent Mauvignier (Minuit, 2009) interroge l'écriture de la guerre d'Algérie entre souffrance et humiliation, douleur et colère. Cette étude analyse de près la possibilité, pour le langage, de prendre en charge ces événements et pour l'art, de les représenter.

Matteo Majorano, *Le miel de l'hiver noir*. Les Onze de Pierre Michon

Une fois de plus avec sa dernière œuvre, *Les Onze*, Michon met le lecteur face à l'histoire comme la littérature ne la lui avait jamais fait voir jusqu'à maintenant. Les pouvoirs de l'écriture créent un tableau qui n'existe, *Les Onze*, et un peintre qui n'a jamais existé, Corentin, une biographie d'artiste, où l'on peut reconnaître une généalogie et une filiation et ils mélangent l'imaginaire à l'histoire, celle du Comité de Salut Public de l'an II. Le résultat de cette rencontre est un bouleversement total au niveau de l'histoire et de l'écriture. L'histoire apparaît alors sous le visage du fiel, de l'horreur, de la destruction et les partisans de la guillotine – comme instrument pédagogique de contrôle politique – se dévoilent pour ce qu'ils sont: des rhéteurs qui sacrifient la vie à l'idée. Pour réaliser cette vision, l'écriture de Michon utilise tous les moyens qu'il connaît et en invente de nouveaux. Il arrive ainsi que du fiel de l'histoire coule le miel de l'écriture.

Frédéric Martin-Achard, *Les monologues de Jacques Serena: une colère "objective"?*

Afflux intérieur, trouble interne qui cherche à s'extérioriser, à sortir de l'enceinte du sujet pour trouver une forme dans le langage, la colère s'inscrit logiquement dans une conception expressive de la littérature; en effet, selon l'idéologie de l'expression, la parole est prise dans un jeu de relations entre un "intérieur" et un "extérieur" et la littérature doit répondre à un projet d'extériorisation de la pensée. Le monologue intérieur étant initialement conçu comme la forme permettant de porter au grand jour la vie intérieure, on comprend les affinités potentielles entre l'expression de la colère et le monologue.

Les romans de Jacques Serena sont presque tous constitués d'un ou plusieurs monologues intérieurs qui s'entrecroisent. Et les "monologues" de Serena, délaissés, trompés, abandonnés à une lente dérive, ont souvent tout lieu de laisser éclater leur fiel. Pourtant quelque chose ne sort pas, la colère est tenue en échec, reste bien souvent muette. Nous nous interrogerons sur les causes de cet échec. Selon Pierre Pachet, la colère est traditionnellement l'apanage des puissants; elle implique une affirmation de soi, voire un sentiment – même ponctuel – de supériorité. Or, les personnages de Serena sont souvent des marginaux, des exclus, incapables d'adopter une position d'autorité et d'exercer une quelconque action sur le monde. Mais plus encore, ils semblent atteints d'une forme de dépersonnalisation, de désobjectivation qui les éloigne de toute émotion. Chez ces êtres aux contours flous, la colère prend la forme d'un ressassement bilieux qui, faute d'individus consistants, se reporte sur les choses les plus triviales. Pour comprendre le fiel "neutralisé" de ces monologues, nous nous tournerons vers une autre tradition que l'expressivité, celle d'une parole *neutre*, impersonnelle.

Ida Porfido, *Trois femmes puissantes de Marie NDiaye, ou «comment s'extraire [...] de ce rêve infini, impitoyable, qui n'était autre que la vie même»*

Loin d'«*écrire le fiel*», comme elle l'avait fait dans ses œuvres précédentes, dans *Trois femmes puissantes* (Prix Goncourt 2009), Marie NDiaye paraît envisager un dépassement de tout sentiment venimeux pour aller vers plus de bienveillance. Son dernier roman, en fait, marque une étape majeure dans son parcours littéraire, car il représente une véritable mutation de son appréhension du monde, et par là de sa conception de la littérature.

Yves Ravey, *Un jour, je serai sans enfant*

Je veux introduire avec le lecteur un rapport de nudité. Le lecteur me possède et il possède mon enfance, celle-ci s'en va, comme s'en vont les enfants dont c'est la nature: partir.

Alors, instruit par cet abandon de la part des enfants qui nous quittent, je pense être ostracisé et c'est cela le centre de ma pensée. Jeté hors de...

En ce sens, je vis la dimension de l'exil et je reviens au temps des

pouponnières secrètes: à la fin de la seconde guerre mondiale, des enfants nés de couples franco-allemands furent abandonnés, puis récupérés, leur nom fut adapté, transformé.

Le rapt. La recherche du nom, de son propre nom, c'est ce qui guide l'écriture. Trouver enfin le nom dans la bouche du lecteur.

Valerio Rota, *Dessiner le fiel*

Dans les séries populaires de bandes dessinées, le fiel trouve un espace privilégié: les héros doivent constamment affronter des "vilains" qui sont des incarnations de la méchanceté. Par contre, dans les romans graphiques, le fiel se manifeste de manière différente, plus spécifique aux moyens expressifs du Neuvième Art.

Par les chemins noirs de David B. est un roman graphique qui illustre un rapport singulier entre guerre et littérature, voire entre mots et fiel, dans un mélange d'histoire et de fiction.

Quel est, dans cet ouvrage, le lien entre mots et images en fonction du fiel? Il semblerait que les mots manifestent une faiblesse expressive; en réalité, l'expression graphique du fiel passe par la permission du texte: ce sont les mots qui gouvernent le déroulement expressif général de l'ouvrage.

Gianfranco Rubino, *Un monde de folie ordinaire: Régis Jauffret*

Il est difficile de trouver des représentations de la vie contemporaine aussi acérées, grotesques, cyniques, désabusées, désolées que celles dont Régis Jauffret parsème ses romans et ses nouvelles. Tour à tour ou à la fois obtus, égoïstes, agressifs, faibles, frustrés, les êtres répondent à des mécaniques élémentaires, tandis que les situations qui les concernent s'avèrent presque toujours désagréables et destructrices. Toutes les relations intersubjectives sont empoisonnées par une sorte de hargne permanente, qui imprègne également le ton du discours et des discours. Les cibles principales sont représentées par la famille, assimilée à un asile de fous, et par le couple, soudé plutôt par la haine que par l'amour, d'ailleurs réduit systématiquement à un sexe triste et routinier. Les rapports sociaux ne sont pas davantage épargnés.

Tout terne qu'il est, cet univers alimente un dynamisme narratif impressionnant, qui engendre une pluralité tourbillonnante d'histoires possibles, se suivant, se contredisant et s'annulant les unes les autres. Loin de correspondre à une euphorie créatrice susceptible

de racheter une matière si démoralisante, ces fragments de la vie des gens («*microfictions*»), ces récits hypothétiques ne font que projeter et réitérer le vide de l'existence, dont ils montrent l'échec et le non-sens. Cette prolifération d'un imaginaire pathologique suggère à la fois l'inconsistance de la personnalité individuelle, jamais caractérisée par un itinéraire unique et arrêté qui l'identifierait, et l'impossibilité de la compenser par l'évasion. Il reste à se demander si quelque chose échappe à ce massacre.

Lionel Ruffel, *L'esthétique documentaire entre éthique et politique*

Nous voudrions mettre en relation deux phénomènes en apparence distincts: d'une part, la prévalence des préoccupations éthiques sur les enjeux politiques dans le champ esthétique contemporain; d'autre part, l'intérêt toujours plus grand porté aux narrations documentaires, ces œuvres qui relèvent tout à la fois de la relation de voyage, de l'enquête sociologique, de l'essai politique, du récit biographique et autobiographique. Ces narrations ont de fait connu ces dernières années un développement tout à fait sensible dès lors qu'il s'agit de traquer (de révéler, de dévoiler) les traumas historiques et les marges contemporaines de notre société, les zones limites de la subjectivité et de la vie même. C'est ainsi que nous comprendrons le thème du colloque *Écrire le fiel*. Ces œuvres (au premier rang desquelles les livres de Jean Rolin et de Jean Hatzfeld, mais aussi et désormais d'Emmanuel Carrère, de Philippe Vasset, d'Éric Chauvier, d'Olivia Rosenthal et dernièrement de Yannick Haenel), dans leur volonté de s'ouvrir à la puissance du réel, contestent, tout en empruntant leurs méthodes, les pouvoirs du journalisme, des sciences sociales, et d'une idée de littérature indexée sur le réalisme. De la sorte, ces narrations documentaires s'accordent mal avec une certaine idée de la littérature narrative contemporaine qui distingue comme formes dominantes le *storytelling*, la réactivation de la bibliothèque et l'épiphanie du sujet dans le récit. Elles partagent en revanche les préoccupations de l'art contemporain, du cinéma documentaire et des sciences sociales soucieux d'agencer la complexité du réel.

Marinella Termite, *Fleurs d'amertume: Delaume, Rosenthal*

La toxicité soutient un malaise au goût d'amertume qui se répand à travers troubles, douleurs, rancœurs, regrets. Cette étude vise

à en identifier les formes et les doses dans l'écriture de l'extrême contemporain, là où la présence du végétal – source naturelle de l'amer et stratégie meurtrière déjà consolidée – en met à l'épreuve les effets littéraires.

Vénéneuses ou carnivores, les plantes romanesques de Chloé De-laume et d'Olivia Rosenthal interrogent ainsi la tendance à végétaliser les situations narratives fielleuses sans s'abîmer dans les antidotes décoratifs.

Dominique Viart, *De la détestation comme énergie créatrice: Richard Millet*

Le talent littéraire de Richard Millet se fonde en grande partie sur l'exécration du monde contemporain, que l'écrivain voue aux gémonies.

Il déplore à la fois l'hybridation de la langue, l'irrespect de ses formes, la vulgarisation de la culture, condamne aussi bien les principes démocratiques mis en œuvre dans le corps social que la dissolution des valeurs de la Chrétienté occidentale, stigmatise les nouveaux enjeux et les nouvelles pratiques de la littérature. Notre étude tentera de caractériser cette pratique dans son ensemble, en envisageant à la fois ce qui relève de l'idéologie (notamment à partir d'un corpus de textes méconnus de l'auteur, publiés sous pseudonyme), de la posture (au sens où l'entend Jérôme Meizoz dans son ouvrage sur les "postures littéraires") et de l'esthétique. On verra notamment comment une figure d'écrivain pamphlétaire tente de se construire dans les entretiens et les essais (Cf. *Le Dernier écrivain*) en engageant une stylistique proche de celle de Léon Bloy, puis s'actualise dans les romans, particulièrement dans *La Confession négative*, en se thématissant dans la nouvelle croisade que constitue pour le narrateur la guerre civile libanaise.

Jean-Bernard Vray, *Alain Fleischer: une bague et un «patrimoine noir» en héritage*

Alain Fleischer naît en janvier 1944. Trois mois après, sa famille paternelle (à l'exception de son père et d'une sœur de ce dernier) est déportée vers Auschwitz pour y trouver la mort. L'oncle d'Alain Fleischer, Sàndor, meurt au cours du voyage, la colonne vertébrale brisée à coups de crosse dès Budapest. À cet oncle dont il hérite

une chevalière miraculeusement récupérée, Fleischer s'est identifié. On sait que l'œuvre littéraire de Fleischer, dans le prolongement de ses œuvres de plasticien et photographe, est la réappropriation d'une histoire familiale; ses lieux de référence sont ceux de l'Europe centrale. Fleischer dit qu'il ne peut raconter une histoire que s'il y a relation à cette partie du monde et à cette référence historique. L'œuvre littéraire de Fleischer est animée par une basse continue: une rage intransigeante, qui assume obscénité et scatologie et qui s'acharne sur les nazis et la figure de «*l'avorton Hitler*» dont l'expression, très forte de ce «*fiel*», de cette animosité, de cette haine nourrit un fragment autobiographique d'une virulence absolue, «Le pouvoir des mots» dans *La Femme qui avait deux bouches* (Le Seuil, 1999). Elle intervient comme scansion dans deux grands récits de Fleischer: le roman *Les Angles morts* (Le Seuil, 2003) et *Moi, Sándor F.* (Fayard, «Alter ego», 2009). Nous utiliserons aussi un texte: «À ciel ouvert», contribution de Fleischer au volume collectif *Ouvrir/Couvrir* (Verdier, 2004). Nous mettrons en évidence l'association obsessionnelle de deux orifices dans l'image récurrente qui associe le verbe nazi et l'excrément. Nous étudierons l'importance pour l'économie de l'œuvre du fait d'assumer et de revendiquer ce fiel, cette part noire et haineuse de la personnalité de l'auteur.

Marc Weitzmann, *Territoire littéraire: l'extrême, la frontière, l'identité*

Cette contribution propose une réflexion sur les possibilités et sur les difficultés du romancier de s'emparer du réel pour le décrire, le rendre crédible et lui donner un sens par l'imagination. Le venin – appelé plutôt compromission – constitue un des meilleurs carburants de l'écriture romanesque car il soutient l'esthétique de la tension propre au roman.